

1p 154m/5

L'ANTHROPOLOGIE



EXTRAIT

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

154m/5

Tp



□

Tp 154 m / 5



UNE PEINTURE MYCÉNIENNE

PAR

SALOMON REINACH

On sait qu'en dehors des tombes à coupoles et des fosses royales explorées par Schliemann sous la terrasse de Mycènes, il existe, sur l'emplacement de cette ville antique, nombre de tombes creusées dans le tuf calcaire, formant de petites nécropoles, dont l'étude a été entreprise depuis 1887 par M. Tsountas (1). En 1893, il a commencé des fouilles dans un groupe d'une douzaine de tombes situées à l'ouest du *Kato-Pigadi* (puits d'en bas), sur la rive droite d'un cours d'eau minuscule qui prend naissance à ce puits (2). Ces sépultures sont quadrangulaires, à l'exception de trois qui sont plus ou moins circulaires et d'une quatrième qui a la forme d'un demi-cercle. Les tombes circulaires, avec voûte formant coupole, sont probablement des imitations des grandes tombes à coupole dites *trésors*, lesquelles paraissent dériver d'un type primitif de cabane. Dans l'une des deux premières, M. Tsountas découvrit un vase d'argent, avec rebord et anse dorés, identique à un spécimen retiré de la tombe de Vaphio. La troisième tombe circulaire, précédée d'un couloir d'accès, renfermait, sur la droite (c'est-à-dire vers l'est), un sarcophage en pierres contenant des ossements; à l'entour, il y avait des vases mycéniens intacts ou en fragments (nous reproduisons les trois vases intacts au bas de la fig. 2). A l'est du sarcophage, M. Tsountas trouva une trentaine d'ornements en pâte de verre bleue, objets qui se sont déjà rencontrés à Mycènes même, à Menidi et à Ialysos; des trois spécimens que nous reproduisons (au dessous des vases de la fig. 2), le premier et le troisième proviennent de la tombe dont il s'agit, le second d'une autre sépulture de Mycènes.

(1) Voir PERROT et CHIPPIEZ, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 370.

(2) *Kato-Pigadi* est indiqué (en bas à gauche) sur l'excellente carte du territoire de Mycènes publiée dans l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez, p. 305, fig. 88.

Des parties voisines du tombeau donnèrent à l'explorateur des boutons en pierre et une terre cuite représentant une femme, du type mycénien ordinaire. Vers le nord-ouest, la périphérie de la tombe s'interrompt brusquement pour donner accès à une petite sépulture creusée dans la paroi rocheuse. L'ouverture de cette

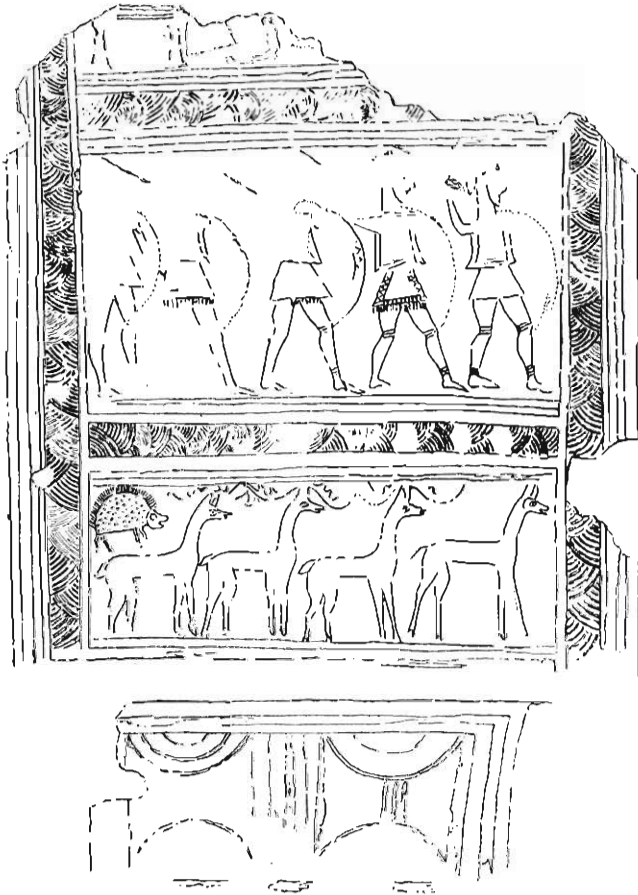


FIG. 1. — Stèle peinte trouvée à Mycènes.

tombe, où l'on trouva deux petits vases et quelques ossements, était fermée par plusieurs plaques calcaires, les unes superposées horizontalement comme des briques, une autre — la plus grande — posée debout. Cette plaque (fig. 1), ornée de peintures, fut transportée à Athènes, nettoyée et copiée à l'aquarelle par M. Gilliéron. Comme on le voit par la vue d'ensemble sur la gauche de notre figure 2, elle est mutilée dans le haut; au-dessous de la

peinture, appliquée sur une couche de chaux de 0^m,003 d'épaisseur, on distingue des ornements circulaires et rectilignes incisés, d'un type jusqu'à présent nouveau (1). Il est donc certain que cette plaque a servi plusieurs fois; d'abord, elle a reçu des ornements gravés; puis, elle a été couverte de chaux afin d'être peinte; enfin, alors qu'elle était déjà mutilée dans le haut et endommagée ailleurs, on l'a employée comme une simple tuile pour boucher l'entrée d'une sépulture très modeste. Or, il est essentiel de remarquer que cette sépulture modeste est l'annexe d'une sépulture circulaire plus grande, où l'on a trouvé des objets mycéniens parfaitement carac-

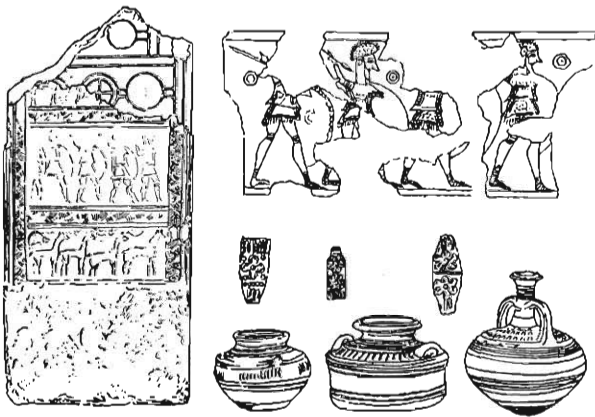


FIG. 2. — Stèle de Mycènes; Vase des Guerriers de Mycènes; objets en verre et vases communs découverts avec la stèle.

térisés; donc, non seulement la plaque peinte est bien mycénienne, mais la décoration peinte qu'elle porte doit appartenir à une phase assez ancienne de cette époque et la décoration gravée doit être plus ancienne encore. Cette constatation, comme on le verra plus loin, est du plus grand intérêt.

M. Tsountas a pu, dans l'*Εφημερίς αρχαιολογική* (1896, pl. I), reproduire en couleurs la plaque mycénienne; dans l'impossibilité d'en faire autant, nous nous contentons de donner quelques indications touchant notre figure 1. Les couleurs employées sont le noir, le bleu, le rouge, le jaune; elles le sont, d'ailleurs, de la manière la plus arbitraire. Ainsi le cervidé de gauche est bleu, sauf la jambe droite de derrière, qui est rouge; celui qui vient après, sur la droite, est rouge, sauf la jambe de derrière gauche, qui est bleue; les bou-

(1) Haut., 0^m,91; larg., 0^m,42; ép., 0^m,14. La partie inférieure de la stèle est brute, ce qui prouve qu'elle a été plantée en terre.

cliers des guerriers du premier registre sont alternativement jaunes et bleus, etc. On voit que la polychromie est ici toute conventionnelle, comme elle l'est, d'ailleurs, dans les plus anciennes sculptures polychromes en tuf calcaire découvertes sur l'Acropole d'Athènes. Quelque étrange que cela paraisse, il est certain que l'emploi de la couleur a été un *jeu*, un *plaisir*, bien avant qu'on ne songeât à colorier les objets ou leurs silhouettes pour donner l'illusion de la vérité. Sur ce terrain, la fantaisie la plus capricieuse a précédé de beaucoup le naturalisme. Du reste, on peut, pour ainsi dire, répéter l'expérience en mettant des crayons de couleur entre les mains d'un enfant : il vous fera voir des chevaux verts et rouges galopant à l'ombre d'arbres bleus.

Du registre supérieur de la stèle, il ne reste presque rien : on distingue seulement la partie inférieure d'un personnage assis sur une sorte de trône (partie d'une scène de banquet ?). Le second registre est séparé de celui du haut par des ornements qu'on retrouve entre ce registre et le suivant, ainsi que sur le pourtour, et qui paraissent aussi sur la poterie mycénienne (1) ; ils sont alternativement noirs et rouges. Sur le second registre sont figurés cinq guerriers marchant à la file, tenant de grands boucliers ovales et brandissant de courtes lances. Le troisième registre est occupé par une biche suivie de trois cerfs ; au-dessus du dernier, sur la gauche, est représenté un petit sanglier, les soies hérissées (2). Le dessin de ces animaux est aussi grossier que sur les stèles découvertes par Schliemann : il y a presque un abîme entre ces silhouettes enfantines et celles des taureaux des vases de Vaphio. En revanche, la nouvelle peinture est fort analogue à celles que nous connaissons déjà de Tirynthe et de Mycènes, à savoir :

1° Fragments d'une grande peinture sur enduit recueillis dans le palais de Mycènes ; le tableau représentait peut-être les préparatifs d'une course ou d'un défilé de chars (Perrot et Chipiez, t. VI, fig. 241 et 437).

2° Trois monstres à tête d'âne portant une poutre ; maison à Mycènes (*ibid.*, fig. 438).

3° Tablette de chaux agglomérée, recueillie dans une maison à Mycènes ; scène d'adoration avec une idole du type du *palladion* au milieu (*ibid.*, fig. 440).

(1) Par exemple sur un vase de la sixième tombe de l'Acropole, *Myken. Thongefässe*, XI, 56.

(2) Le dessin au-dessous des animaux (fig. 1) reproduit le mieux conservé des ornements qui décorent les deux tranches de la stèle.



4° Chasse au taureau, frésque de Tirynthe (*ibid.*, fig. 439).

Si, comme nous l'avons dit, ces quatre peintures sont traitées dans le même style que la nouvelle stèle peinte, il n'y a pas, d'autre part, d'analogie entre les sujets représentés. Mais on constate une analogie qui va jusqu'à l'identité lorsqu'on rapproche notre stèle d'un fragment du grand cratère découvert par Schliemann à Mycènes (fig. 2, en haut à droite). Il est évident que la stèle et le vase copient un modèle commun. Or, ce vase est, à Mycènes même, une pièce tout à fait exceptionnelle. Il n'a pas été découvert dans un tombeau ; on en a recueilli les fragments dans les ruines d'une maison. Ces fragments nous ont conservé deux groupes de guerriers, séparés par une anse (tête de veau en relief, de chaque côté de laquelle est peint un oiseau). Le registre supérieur, le plus souvent reproduit, porte des soldats marchant la lance sur l'épaule, coiffés du casque à deux cornes et suivis d'une femme. Le registre inférieur (celui que nous donnons ici d'après un nouveau dessin) montre quatre guerriers la lance en arrêt, qui sont presque exactement identiques à ceux de la stèle de Mycènes.

Avant la découverte de cette stèle, M. Paul Arndt, M. Paul Girard et enfin, d'une manière beaucoup plus formelle, M. E. Pottier, ont exprimé l'avis que le *Vase des Guerriers*, loin d'être mycénien, était une œuvre proto-attique des environs de l'an 670 avant J.-C., analogue au célèbre vase d'Aristonophos (1). MM. Furtwaengler et Loeschcke, suivis par la grande majorité des archéologues, avaient attribué le *Vase des Guerriers* au quatrième et dernier style mycénien ; mais on le considérait si bien comme *mycénien* que M. Reichel, dans son étude sur les armes homériques, en invoqua plusieurs fois le témoignage. « Si le vase est du VII^e siècle, écrivait, il y a quelques mois, M. Pottier, ces déductions deviennent fausses. » La découverte de M. Tsountas ne permet plus de penser ainsi. M. Pottier veut bien nous faire savoir qu'il continue à regarder le *Vase des Guerriers* comme postérieur à la période mycénienne ; mais il reconnaît naturellement que la stèle peinte appartient bien à cette époque et, par suite, que le témoignage de la stèle, identique à celui du vase, est bien valable pour les temps mycéniens. Suivant mon savant ami, il aurait existé à Mycènes une grande composition peinte qui fut copiée, à l'époque mycénienne, sur la

(1) P. ARNDT, *Studien zur Vasenkunde*, p. 4 ; P. GIRARD, *La peinture antique*, p. 127 ; E. POTTIER, *Revue archéol.*, 1896, I, p. 19. — Pour le vase d'Aristonophos, voir *Monumenti dell' Istituto*, IX, pl. 4.

stèle de M. Tsountas (1) et bien plus tard — car M. Pottier n'admet pas de *hiatus* entre le « mycénien » et l' « hellénique » — sur un vase appartenant au début du vi^e siècle. J'avoue éprouver bien des hésitations à accepter cette manière de voir ; mais, à tout prendre, la question ainsi posée perd beaucoup de son importance : il n'y a plus là que matière à discussion entre céramographes ; l'essentiel, c'est-à-dire le témoignage du vase pour l'armement de l'époque mycénienne, est désormais hors de doute (2).

M. Reichel a montré que le bouclier mycénien était une sorte de grande carapace arrondie qui était fixée sur l'épaule gauche par une courroie (*télamon*). Il a insisté sur le passage suivant d'Hérodote (I, 174) : « Les Cariens sont les premiers qui aient donné des poignées aux boucliers ; jusqu'alors, les hommes les portaient sans poignées et réglaient l'action du bouclier au moyen d'une courroie de cuir passée le long du cou, sur l'épaule gauche. » De là, M. Reichel a conclu que le *Vase des Guerriers*, avec ses boucliers de type récent, ne pouvait guère être antérieur au viii^e siècle. Cette conclusion, déjà difficile à admettre alors qu'on connaissait seulement le vase, doit être aujourd'hui rejetée sans hésitation. Il est impossible de faire descendre la civilisation proprement mycénienne, où le fer est encore si rare, jusqu'au viii^e siècle avant J.-C., en plein âge du fer. M. Tsountas, qui a répondu à M. Reichel, s'est demandé d'abord si, sur le vase et sur la stèle, nous étions vraiment en présence de boucliers du type récent, et il a répondu par la négative. Le bouclier classique comporte deux supports, une poignée (*πόρπαξ*) et une courroie (*ἔχανον*) : celui du *Vase des Guerriers* (première figure à gauche) n'a qu'une poignée. Le bouclier classique est plus petit que le bouclier de la stèle et des vases, qui est lui-même moins volumineux que le bouclier mycénien. Il est très probable que le bouclier de la stèle et des vases, tout en possédant une poignée, était fixé à l'épaule droite des guerriers par un *télamon*. La conclusion de M. Tsountas, qui paraît vraisemblable, est que le bouclier en ques-

(1) Cette hypothèse, très vraisemblable, a déjà été émise par M. Tsountas (*Ἐρημ. ἀρχαιολ.*, 1896, p. 11).

(2) M. Pottier me fait remarquer que son argumentation reposait plus encore sur les détails techniques du vase que sur le sujet, dont le prototype peut, en effet, remonter à une époque beaucoup plus ancienne ; c'est la structure des anses, la nature des couleurs et en particulier l'emploi d'un ton jaune, enfin la grande ressemblance avec un vase à peu près daté par la signature du fabricant, qui lui ont paru motiver l'exclusion du *Vase des Guerriers* de la série mycénienne. Mais il reconnaît toute l'importance de la découverte publiée par M. Tsountas, qui oblige à examiner de nouveau le problème et qui, en tout cas, résout la question de la haute antiquité du sujet.



tion appartient à un type intermédiaire qui aurait été en usage, non seulement à la fin des temps mycéniens, mais dans l'armée spartiate jusqu'à la réforme de Cléomène III. Nous savons, en effet, par Plutarque, que ce prince, au III^e siècle avant J.-C., introduisit dans l'armée spartiate, qui n'avait eu jusque-là que le bouclier à *πέρπαξ*, l'usage du bouclier à *ἄχαλον* (1). O. Müller avait déjà supposé que le bouclier lacédémonien était suspendu à une courroie portée autour du cou et qu'il était seulement dirigé (*regiert*) à l'aide d'un anneau fixé dans la cavité (2).

Du reste, M. Tsountas conteste la conclusion intransigeante de M. Reichel, qui assimile complètement le bouclier homérique au vieux bouclier mycénien. En même temps que M. Tsountas, et indépendamment de lui, M. Ridgeway a exprimé une opinion analogue (3). A l'encontre de M. Reichel, M. Ridgeway insiste sur les différences qui existent entre la civilisation homérique (celle des envahisseurs *achéens* de date relativement récente) et la civilisation que permettent d'entrevoir les monuments mycéniens (vieille civilisation *pélasgique*). Ainsi, les Mycéniens inhumant, les Achéens incinèrent ; chez les Mycéniens, le fer est très rare, les Achéens s'en servent couramment ; les Mycéniens n'ont pas ou presque pas de fibules, les Achéens en font toujours usage ; les Mycéniens ont beaucoup de pierres gravées servant de cachets, les Achéens les ignorent. De même, dit M. Ridgeway, le bouclier circulaire de l'épopée n'est pas le grand bouclier en forme de 8 des Mycéniens, dont l'image s'est conservée sur les monnaies béotiennes. — La question est loin d'être résolue, car on trouve certainement, dans l'épopée, des passages qui impliquent l'existence d'un bouclier très grand et très lourd ; mais, comme l'on s'en aperçoit de plus en plus, il y a des éléments très divers dans la civilisation décrite par l'épopée homérique ; si le fonds est mycénien, beaucoup de détails révèlent un état de choses postérieur.

M. Ridgeway a justement insisté sur la nécessité de considérer la civilisation mycénienne *in globo* comme pélasgique. Même dans la tradition homérique, les Achéens, héros de l'*Iliade*, ne sont que des tard-venus en Grèce. Mycènes « riche en or », la ville d'Agamemnon « roi des hommes », n'est pas une ancienne possession de la dynastie des Pélopidés ; Atrée, le père d'Agamemnon et de

(1) PLUTARQUE, *Vie de Cléomène*, XI.

(2) O. MÜLLER, *Die Dorier*, t. II, p. 240.

(3) W. RIDGEWAY, *What people produced the objects called Mycenaean?* dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1896, vol. XVI, p. 77-119.

Ménélas, est le premier de sa race qui ait régné là. Pausanias croit savoir que la Porte des Lions et les murs de Mycènes sont plus anciens que les Pélopidés. Ces envahisseurs achéens paraissent s'être introduits dans le monde pélasgique plutôt par des alliances que par des guerres; peu civilisés eux-mêmes — tel Ulysse construisant son lit de ses propres mains — ils n'ont pas détruit la civilisation antérieure, mais l'ont modifiée par leurs goûts militaires et la rudesse de leurs mœurs. Nous savons assez exactement dans quelles régions les Achéens ont dominé et quelles contrées n'ont pas subi leur influence, tout en participant à la civilisation mycénienne. L'étude comparative des antiquités découvertes dans ces divers pays permettra peut-être un jour de distinguer nettement ce qui est *achéen* de ce qui est *pélasgique*. Le contraste que présentent des objets grossiers comme la stèle peinte (*achéenne*) et des chefs-d'œuvre comme les vases de Vaphio (*égéens* ou *pélasgiques*) pourra s'expliquer alors sans qu'on ait recours à l'hypothèse, de plus en plus invraisemblable, d'importations phéniciennes (1).

(1) Voir l'excellente réfutation de la thèse *phénicomane* de M. Helbig par M. Myres, *Classical Review*, 1896, p. 350.

MASSON et C^{ie}, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
MONTANO — M^{le} DE NADAILLAC — PIETTE — SALOMON REINACH
PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD — VERNEAU

7^e ANNÉE

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

L'*Anthropologie* paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

MM. Cartailhac, Hamy et Topinard ont eu la satisfaction de voir leur entreprise couronnée de succès. Non seulement leurs abonnés respectifs leur sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ces résultats assurent désormais à la Revue un avenir certain et facile.

D'un autre côté, les études anthropologiques prennent une extension de plus en plus grande. Le nombre des publications qui leur sont consacrées augmente tous les jours. Tenir les lecteurs au courant de ce mouvement scientifique devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi les Directeurs ont-ils pensé qu'ils devaient confier la continuation de leur œuvre à des rédacteurs en chef dont tous les efforts tendraient à faire de la Revue un recueil résumant aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et qui apporteraient tous leurs soins à assurer la publication régulière de ce recueil. Comme par le passé chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine ou l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus de sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations sont nombreuses comme il convient dans toute Revue d'histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.